

Portrait d'un colloque étudiant : 15 ans d'effervescence et de rencontres intellectuelles

Caroline Ricard et Myriam Cyr

Le 15^e anniversaire du *Colloque international étudiant du Département des sciences historiques de l'Université Laval* se présente comme l'occasion idéale de soulever certaines pistes de réflexion et de les rassembler en un texte afin de dresser un bilan des dernières années, riches en avancées, en découvertes et en innovations, tout en se penchant sur le futur réservé à ce rendez-vous scientifique à saveur estudiantine. Cet essai vise à dégager la signification de ce qu'est le colloque d'Artefact pour les étudiants – autant organisateurs que présentateurs – et à alimenter le débat au sein de la communauté.

La place du colloque dans la sphère universitaire

Un colloque se définit comme un ensemble de conférences ou de communications scientifiques présentées dans un cadre académique. Du latin *colloquium*, qui signifie entretien¹, le colloque vise l'échange et la rencontre d'idées entre les participants. Se déroulant sur une période d'une journée à quelques jours, le colloque est généralement plus petit qu'un congrès, mais d'une plus grande envergure que les journées d'étude. Il nécessite d'ailleurs une organisation plus complexe et des fonds plus substantiels. Souvent, les colloques ont une thématique spécifique autour de laquelle les chercheurs orientent leur réflexion. Le cas d'Artefact est différent à cet effet.

Les colloques constituent un aspect incontournable de la vie scientifique depuis la fin du XIX^e siècle. C'est dans le but de permettre aux étudiants chercheurs de s'exercer à cette pratique essentielle qu'Artefact, l'Association des étudiants du Département des sciences historiques, anciennement le Département d'histoire, a mis sur pied son propre événement (voir « Les réminiscences de la première édition : entrevue avec les organisatrices » dans le présent numéro). Le colloque étudiant offre la place à de jeunes chercheurs en pleine maîtrise de leur objet d'étude et qui forment la relève, tout en leur donnant la chance d'entendre et de rencontrer des spécialistes, soient les conférenciers d'honneurs, les panélistes de la table ronde et les présidents de séances.

Artefact a la particularité d'être multidisciplinaire. Par conséquent, son colloque reflète ce trait distinctif en conviant les étudiants des cycles

supérieurs en histoire, archéologie, ethnologie, muséologie, archivistique et histoire de l'art à soumettre une proposition de communication et ultérieurement de publication. Qui plus est, l'évènement est ouvert aux étudiants des disciplines des sciences humaines, telles les sciences politiques, la géographie ou les relations internationales, dont l'objet de recherche comporte une dimension historique. Dans un souci de développement constant du réseau scientifique, les organisateurs du colloque prennent soin de diffuser l'invitation aux autres universités québécoises, canadiennes et étrangères. Toujours dans une perspective d'ouverture et de diversité, Artefact sollicite également des spécialistes venant de milieux extérieurs à l'université. Par exemple, la table ronde reflète la mosaïque des professionnels de l'histoire puisqu'elle réunit habituellement des acteurs des sphères universitaire, gouvernementale, communautaire et patrimoniale. Ce souci de représentativité est aussi présent lors de l'attribution des présidences de séance.

Le colloque dans le parcours de l'étudiant-chercheur

Le colloque dit « étudiant » est une étape importante dans le parcours du jeune chercheur aux cycles supérieurs. Il est juste de rappeler que cela lui donne une plateforme inestimable pour mettre en valeur son projet de recherche. Le participant informe ainsi le public de l'existence d'un sujet original et porteur, le sien. Cette étape dans le cheminement intellectuel de l'étudiant l'aide à avoir un retour sur ses questionnements et hypothèses de recherche en dehors de son cercle immédiat dont fait partie son directeur. C'est aussi l'occasion d'être initié aux pratiques du métier d'historien, dans la mesure où la diffusion demeure une large part de son travail, que ce soit par des articles ou autres. Le colloque offre un éventail des avenues historiographiques.

L'étudiant-chercheur fait donc ses premières armes et acquiert de l'expérience qu'il peut mettre à profit dans des colloques de plus grande envergure, par exemple celui de l'Institut d'histoire d'Amérique française, pour ne nommer que celui-là ou dans toute autre communication académique, professionnelle ou publique. En effet, il convient d'admettre qu'il est moins intimidant de s'exercer devant ses pairs dans un contexte hybride qui tient à la fois de la formation académique et d'une initiation à la vie professionnelle. Dans la même veine, c'est le moment opportun de mettre en pratique son esprit d'analyse, de critique et de synthèse. Cet exercice analytique et synthétique permet à l'étudiant de vérifier s'il maîtrise réellement son sujet puisqu'il est appelé à mettre ses idées sur papier, puis à les transposer de l'écrit l'oral. Cette rédaction est souvent une amorce du mémoire ou de la thèse.

Au-delà de la visibilité accordée aux travaux, un tel colloque permet à l'étudiant-chercheur d'apprendre des plus expérimentés et de créer un réseau de contacts, un incontournable dans notre discipline. Il s'avère que les discussions et les rencontres entourant les présentations sont souvent les plus enrichissantes et dépassent le cadre formel de l'évènement.

D'ailleurs, le contact avec les pairs est profitable dans la mesure où cela offre l'opportunité de se tenir informés sur ce qui est produit, de situer son travail, de revoir certaines méthodes ou de créer des partenariats.

Dans le même registre, les étudiants qui s'engagent dans les comités d'organisation tirent autant de bénéfices que leurs homologues participants, comme en témoignent les anciens étudiants lavallois qui se sont prêtés au jeu des confidences dans le cadre de cette édition spéciale. En effet, ceux-ci sont initiés aux rudiments de l'organisation d'un évènement de grande envergure. Ils doivent veiller à ce que les aspects intellectuels et matériels soient comblés. Dans le cas du colloque d'Artefact, il faut offrir une programmation cohérente et de qualité, avec des séances homogènes en dépit de la multidisciplinarité, trouver des directeurs de séances diligents et dynamiques, idéalement spécialistes des sujets abordés, de même qu'un conférencier d'honneur. Ce n'est pas tout : ils doivent notamment jongler avec les demandes de subventions, la location de locaux appropriés, la planification d'un cocktail et de pauses café ainsi que la production d'affiches promotionnelles et de programmes.

Or, la participation à des colloques s'imbrique dans un agenda de plus en plus chargé pour les étudiants aux cycles supérieurs. De manière générale, ceux-ci sont appelés à s'engager dans plusieurs activités extra-académiques que ce soit par plaisir, pour acquérir de l'expérience dans un domaine particulier, pour se démarquer des pairs une fois sur le marché du travail davantage exigeant. Les occasions sont multiples et variées : obtenir un contrat d'auxiliaire d'enseignement ou de recherche au sein d'un établissement d'enseignement, rédiger des articles ou des comptes rendus pour des revues scientifiques ou de vulgarisation, participer à des conférences et à des colloques, prendre part à des réunions syndicales, s'impliquer dans son association étudiante, animer une émission de radio, rédiger pour le journal étudiant, parrainer un étudiant étranger et encore. À cela s'ajoute souvent un emploi à l'extérieur de l'université, car il faut bien admettre que les bourses des grands organismes subventionnaires ne sont pas accessibles à tous. Les étudiants-chercheurs sont très sollicités, peut-être trop. Où doit-on fixer la limite à ce *curriculum vitæ* « mythique » aux multiples communications, publications et années d'expérience qui sont demandées dans le milieu universitaire ou sur le marché du travail ?

Pour certains participants, l'expérience du colloque se prolonge en s'accompagnant d'une publication. Quelques semaines après la rencontre, Artefact offre aux participants de soumettre un article scientifique en lien avec leur communication. L'ensemble des textes recueillis aboutit à la publication annuelle des Actes. Il s'agit d'une vitrine recherchée car cela représente souvent une première occasion de publier. Certes, le comité ne peut se targuer d'atteindre les standards des revues scientifiques consacrées, mais il n'en demeure pas moins que le texte proposé est soumis au même processus : appel de communications, soumission de

textes, évaluation par un comité de pairs, acceptation conditionnelle ou non, publication. C'est aussi l'occasion pour un autre groupe d'étudiants de s'exercer à la pratique de l'édition en s'impliquant dans le Comité d'édition. Cette expérience nous permet de tâter l'une des voies que peuvent emprunter les étudiants gradués du Département des sciences historiques.

Quel avenir pour les *Actes* et le colloque ?

Plusieurs questionnements se posent quant à l'avenir des *Actes* et du colloque d'Artefact dans leur forme actuelle. En ce qui concerne les *Actes*, le support devant être utilisé en est un bon exemple. Dans la préface du 13^e numéro, le conférencier d'honneur Yves Gingras critiquait vivement le choix de la publication papier qu'il jugeait « trop coûteuse à produire et à distribuer² » et sommait les organisations de sortir du « fétichisme du livre³ ». Le comité de rédaction avait répondu : « Quant à la nature « papier » de cette publication, elle s'inscrit à la fois dans une démarche d'enracinement de la recherche et de mise en mémoire (ce qui semble perdre son sens si entièrement dématérialisé sur le Web) et d'initiation au travail de publication pour les étudiants d'Artefact qui, année après année, assurent la responsabilité de ce Comité de rédaction⁴. » Sans reprendre le débat alors amorcé, il est impossible de ne pas étudier la question du passage au numérique des *Actes*. Le faible nombre de soumissions d'articles aux 14^e et 15^e éditions viendrait justifier cette transition dans un avenir prochain tout comme les fortes compressions budgétaires qui inévitablement toucheront le colloque.

Le nombre de participants au colloque fluctue d'année en année : alors que parfois plus d'une soixantaine d'étudiants viennent présenter leurs recherches, moins d'une quarantaine étaient présents à la 15^e édition. Bien que l'on ne puisse déterminer s'il s'agit d'une tendance définitive ou d'un simple aléa, il est pertinent de se demander pourquoi il peut être difficile de rejoindre de potentiels participants. Une des problématiques à laquelle le colloque d'Artefact est confronté depuis quelques années est la multiplication des occasions de présenter les recherches devant les pairs. En plus des centres de recherche qui proposent leur colloque étudiant, comme le Centre interuniversitaire d'études québécoises et l'Observatoire sur les États-Unis de la Chaire Raoul-Dandurand, presque toutes les universités québécoises possèdent désormais un colloque étudiant en sciences historiques. En voici quelques exemples : colloque étudiant des cycles supérieurs en histoire de l'Université du Québec à Montréal, colloque de l'Association des Étudiant-e-s Diplômé-e-s du Département d'histoire de l'Université de Montréal, colloque Kaléidoscope historique pour les étudiants et étudiantes de premier et second cycle en sciences humaines de l'Université du Québec à Rimouski et colloque des étudiantes et étudiants à la maîtrise en histoire de l'Université de Sherbrooke. Chacune des autres disciplines possède aussi ses propres rencontres académiques. En la présence d'une si forte concurrence entre

les colloques, attribuée entre autres à leur nombre et à leur tenue rapprochée – plusieurs ont lieu en février et en mars –, il est évident qu'une forte participation puisse difficilement être atteinte. En effet, les étudiants auront tendance à en choisir un seul et ensuite de privilégier les colloques de plus grande envergure. Parmi les autres causes possibles d'une diminution de la participation, notons la grande baisse d'inscription aux cycles supérieurs dans les programmes, dont histoire de l'art et ethnologie. De plus, dans un contexte de coupures budgétaire, les déplacements pour prendre part à des colloques sont de moins en moins financés, augmentant ainsi les contraintes économiques à la participation.

Dans ces circonstances et dans l'optique d'augmenter le prestige ou simplement le caractère scientifique du colloque d'Artefact, il serait possible d'en faire une rencontre autour d'une thématique. Ainsi, les jeunes chercheurs dont les travaux porteraient sur ce thème seraient plus enclins à y participer. Cependant, il est bon de se demander quel est le but du colloque d'Artefact. Est-ce de fournir une tribune aux jeunes chercheurs ou de rivaliser avec les grands colloques? L'association a pour objectif de défendre les intérêts des étudiants des 2^e et 3^e cycles du Département et de leur fournir des services. À notre sens, cette « spécialisation » thématique contribuerait à diminuer le nombre éventuel de participants en écartant d'emblée ceux dont les travaux ne collent pas au thème et par le fait même cela irait à l'encontre de sa raison d'être.

Dans un autre ordre d'idées, il convient de soulever la question de l'appellation « internationale » du colloque étudiant du Département des sciences historiques de l'Université Laval, acquise en 2008. Cette dernière a déjà été soulevée, notamment par Yves Gingras dans sa préface⁵ : est-ce que le terme doit nécessairement figurer dans l'appellation ou tenons-nous pour acquis que le savoir n'a pas de frontière et que tous les chercheurs sont cordialement invités? Il s'avère que ce vocable répond à une certaine mode ou tendance et que malgré son adoption, il reste difficile de rejoindre les étudiants outre-mer. En effet, le colloque d'Artefact conserve davantage une saveur québécoise et canadienne. Même si le comité exécutif reçoit des soumissions de communications d'étudiants étrangers chaque année, ceux-ci ne peuvent habituellement pas entrer au Canada en raison des demandes de visas qui s'appliquent aux citoyens de l'hémisphère sud. Le volet international demeure donc souvent occidental.

En définitive, le *Colloque international étudiant du Département des sciences historiques de l'Université Laval* répond à un impératif de formation pour les jeunes chercheurs, particulièrement les membres d'Artefact. Ces derniers, autant participants, qu'organisateur et qu'éditeurs des *Actes* tirent grandement profit de ce rendez-vous académique annuel, mais non sans y avoir mis des efforts considérables. En 15 années d'existence, cet évènement orienté sur le partage des savoirs, a su s'adapter et se renouveler en fonction des exigences du monde de la

recherche. Pour assurer la pérennité et éviter l'essoufflement, il importe de poursuivre dans cette voie, mais surtout de savoir faire preuve d'ingéniosité afin de faire face aux enjeux actuels, dont les compressions budgétaires qui menacent le monde de l'éducation.

Notes

1. « Colloque », *Le Petit Robert*, 2016, disponible en ligne.
2. Yves Gingras, « Préface : Publier des « Actes » et périr... », dans Patricia Aubé *et al.*, *Actes du 13^e colloque international étudiant du Département d'histoire de l'Université Laval. 12 au 14 février 2013*, Québec, 2014, p. 13.
3. *Ibid.*, p. 12.
4. Comité de rédaction, « Réponse du Comité de rédaction des Actes au texte de Yves Gingras », dans Aubé *et al.*, *Actes du 13^e colloque ...*, *op. cit.*, p. 15.
5. Gingras, *loc. cit.* p. 11-12.